

Le journal de Yalda

PRÉAMBULE

Je m'appelle Yalda. J'ai 17 ans et je suis afghane.

Quand j'avais 5 ans, mes parents, mes quatre sœurs, mon frère et moi-même, nous avons fui la guerre et l'Afghanistan.

Nous sommes partis sans rien. Du jour au lendemain. Pour nous réfugier à Islamabad, au Pakistan, où j'ai vécu dans la poussière pendant dix ans.

A la télé, j'ai vu mon pays sombrer dans l'obscurantisme, les femmes réduites à néant par les taliban.

A 15 ans, je suis retournée travailler à Kaboul pour aider ma tante Chekeba, qui y avait fondé une ONG franco-afghane.

Lorsqu'elle et une de ses amies françaises m'ont proposé de poursuivre mes études à Paris, j'ai pensé : c'est la chance de ma vie.

Ma famille a dit oui.

Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais pris l'avion, je n'ai jamais vu de femmes sans voile ailleurs qu'à la maison.

Journal de Yalda

Chez moi, à mon âge, une fille est mariée, souvent sans son consentement.

Hier soir, avant mon départ, on m'a offert un cahier avec sur la couverture une montagne enneigée.

Pour y écrire ce que j'ai sur le cœur.

Je mets les volles

Je ne sais pas comment j'ai enlevé le mien. Je l'ai enlevé c'est tout. Petite, je me disais : jamais je ne le quitterai. J'étais une jeune fille bien élevée. Je me souviens de la première fois où je l'ai porté, j'avais 7 ans. J'allais à l'école de mon quartier, le secteur I-10/1 d'Islamabad, avec ma sœur aînée. Les deux premiers jours, ma mère nous a accompagnées. Puis, elle nous a laissées y aller seules. Quinze minutes à pied qui me paraissaient interminables à cause du soleil de plomb. J'avais un uniforme bleu ciel et blanc. Un pantalon blanc, une tunique bleu clair et sur les épaules, retenu par deux pattes, un petit foulard blanc. Ce jour-là, la directrice nous avait réunies dans la cour, une espèce de terrain vague, sans l'ombre d'un arbre, où il faisait une chaleur écrasante. Nous étions au moins une centaine à faire face à notre école, un vieux bâtiment jaune et blanc. Elle nous a expliqué que, désormais, il allait falloir le porter pendant la classe, par respect. J'étais excitée. C'était comme de manger des bonbons avec une autorisation.

Enfin, j'étais une grande, j'allais pouvoir faire comme ma mère, comme mes sœurs, comme une femme. J'en prenais vraiment soin. Je le lavais tous les soirs à cause de la poussière qui se déposait dessus pendant mon trajet. Je ne voulais plus le quitter. Mes sœurs me répétaient que j'aurais tout le temps de le porter et que je serais moins heureuse le jour où j'y serais forcée.

Ce jour-là est arrivé plus vite que prévu. Trois ans plus tard. Le pire jour de ma vie. C'était un matin normal... Je me réveille. Je vais dans la petite cuisine faire chauffer l'eau du thé. Ma sœur aînée se tient près de la porte, elle me demande si j'ai bien dormi, de quoi j'ai rêvé et quelle est cette tache sur ma chemise de nuit. « Une tache ? » Je tire sur ma chemise, me tords le cou et je la vois : rouge, sombre présage. Je ne sais pas ce que c'est. Je me demande si je me suis assise sur quelque chose. J'ai un peu honte. Je n'ose plus bouger. Ma sœur appelle ma mère. J'ai la peur au ventre. En voyant la tache, ma mère se renfrogne : « Tu vas devoir porter le voile à présent ! » Elle m'a dit ça, avant même de m'expliquer quoi que ce soit. Mais je sentais bien qu'elle n'était pas plus contente que moi.

J'avais 10 ans et ces premières règles marquaient la fin de ma liberté. Pour ma mère, c'était une nouvelle responsabilité : celle de me garder, de me tenir. Je ne pouvais plus aller faire les petites courses : acheter des biscuits, des bonbons pour

mes sœurs au marché. Je ne pouvais plus jouer avec mes copines dans la rue ou au jardin dans la journée. Je ne pouvais plus rien faire seule. Je devais rester avec mes sœurs et ma mère à la maison, l'unique endroit où je pouvais retirer mon foulard. La seule contrepartie de tout ça, c'était que, lorsqu'elle se rendait chez des amies, ma mère m'emmenait. Je naissais à un monde nouveau, un monde social, un monde de grands, et ma relation avec ma mère s'en trouvait approfondie. Enrichie. J'avais des foulards de toutes les couleurs, assortis à toutes mes tenues. Plus longs que ceux que je portais, petite, à l'école, pour qu'ils cachent mes seins. Je crevais de chaud là-dessous, je transpirais et je n'avais qu'une idée : le retirer ! Et en même temps, je me disais qu'il y avait pire. Comme le tchadri afghan qui recouvre tout le corps, y compris les yeux, au moyen d'un grillage cousu à l'intérieur du tissu. Ou le tchador iranien, trois voiles laissant juste entrevoir le regard, qui se fait beaucoup dans le sud du Pakistan, à Peshawar. Et des foulards qui descendent jusque sous le ventre... que je porterais plus tard.

3 septembre 2003

A l'aéroport de Roissy, donc, je n'étais plus voilée. J'avais tête nue, le foulard sur les épaules. L'ai-je enlevé volontairement ? Et quand ? A Kaboul, c'est sûr, je le portais. Je me revois encore le tenir d'une main à cause du vent qui soufflait dans cet aérogare où j'avais accompagné tant de gens. Mon départ de Kaboul, le 3 septembre 2003, fut déboussolant. Pour une fois, je ne me contentais pas d'escorter les gens jusqu'au vieil aéroport, j'allais, moi aussi, prendre l'avion. Pendant combien de temps en avais-je rêvé ? A présent, j'y étais ! Dans cette grande salle froide et sombre qui me faisait penser à ma sœur Gina, partie retrouver un mari qu'elle connaissait à peine au Canada, et à ma sœur Mina, partie faire de même aux Etats-Unis. C'est dans cette salle que j'avais récupéré ma sœur Mariam, mal mariée en Arabie Saoudite, dans un triste état. Elle ne m'avait pas reconnue. Et moi non plus. Enfin, moi un peu plus qu'elle. Il ne se passait pas non plus trois semaines sans que je vienne cher-

cher un membre d'Afghanistan Libre *, l'ONG de ma tante Chekeba, venu de Paris ou de Bruxelles. Mais cette fois, c'était de moi qu'il s'agissait. Je n'allais pas me marier avec un expatrié, mes parents n'avaient pas d'argent pour m'envoyer à l'étranger – nous avions à peine de quoi survivre au Pakistan. Et pourtant, j'avais un visa français et je ne me lassais pas de le contempler. La veille de mon départ, ma mère, qui était venue par la route d'Islamabad avec mon petit frère, avait organisé une mini-fête. Tous les invités étaient arrivés les bras chargés de petits présents, dont cet agenda, avec une montagne enneigée sur la couverture, où je prends mes notes aujourd'hui. Ils y avaient tous déposé, sur la première page, quelques lignes pour me donner du courage. En les découvrant, j'ai senti ma gorge se nouer et j'ai compris qu'un visa, c'était aussi ça : quitter ma mère, mon frère, tous ces êtres qui sont plus chers à mes yeux que les battements de mon cœur. Comme il était hors de question que je pleure, j'ai filé me coucher. Ma mère m'a rejointe et nous avons passé la nuit à pleurer ensemble.

J'ai 17 ans et qui sait quand je la reverrai ?

L'avion emprunté entre Kaboul et Bakou me fit regretter la voiture toute cabossée de mon père.

* Afghanistan Libre est une association, fondée et présidée par Chekeba Hachemi, qui vient en aide aux femmes et aux enfants afghans, en finançant des écoles et des hôpitaux, notamment à Kaboul et dans la région du Panshir.

C'était une vieille carcasse pourrie, un peu du genre de celle qu'on voit, échouée, défoncée, carbonisée en bout de piste à l'aéroport de Kaboul. L'hôtesse portait un uniforme bleu ciel et blanc, comme à l'école, avec un foulard mal ajusté. Le pilote a dit quelque chose, d'abord en dari, puis en anglais. Mais je n'ai rien compris à cause du bruit – et pourtant je parle les deux langues. Je suis arrivée à Bakou, en Azerbaïdjan, à 3 heures de l'après-midi. Fatiguée, affamée, et, je m'en souviens très bien, avec mon foulard sur la tête. Tout de suite, Fahim et moi avons demandé à quitter l'aéroport pour pouvoir dormir en ville, à l'hôtel. L'homme derrière sa guérite a refusé. Et nous fûmes condamnés à poireauter des heures dans ce hall, comme des prisonniers. Ah oui, j'oubliais, Fahim Dasty, qui me chaperonnait, est un ami de ma tante, par ailleurs directeur de l'hebdomadaire afghan *Kaboul Weekly*. Comme d'habitude, il portait ses mitaines en cuir marron glacé dont il ne se sépare jamais. Né dans le Panshir, Fahim était un intime du commandant Ahmed Shah Massoud. Il était avec lui le jour où un kamikaze se fit exploser dans son bureau. Le Lion du Panshir fut mortellement blessé et Fahim, miraculeusement rescapé, eut les mains brûlées et un œil abîmé. Depuis, il semble s'être détaché d'un bon nombre de contingences matérielles. Recroquevillé sur son fauteuil en plastique, il a dormi comme un mort toute la nuit qu'a duré notre escale en Azerbaïdjan. Moi, non. J'avais trop peur.

Je me suis donc retrouvée seule à errer dans l'aéroport où il n'y avait que des boutiques fermées vendant des produits que je n'avais jamais vus de ma vie : du café, des paquets de cigarettes, de l'alcool et d'étranges sous-vêtements pour dames, pleins de dentelles, que j'osais à peine regarder. Je me suis assise au milieu du hall, sur un banc d'où je pouvais contempler le ballet des hôtesse en petites jupes et hauts talons trottant d'un couloir à l'autre, et celui des femmes de ménage. Derrière moi, des Afghans se demandaient ce que faisait une fille de Kaboul avec un homme du Panshir... Le temps passe lentement sur un banc. A 9 heures du matin, on est venu m'apporter un sandwich, auquel nous avions droit, semble-t-il. Mais un vieil homme, un *baba*, comme on les appelle chez moi, m'a dit que c'était du porc. Drôle de spectacle que de voir tous ces Afghans manger du porc et boire du vin. Certains étaient totalement éméchés et racontaient des histoires de filles comme je n'en avais jamais entendu chez moi. Je regrettais Kaboul. Je ne connaissais pas la prison, mais je me doutais que cela devait ressembler à cet endroit.

Les communistes

Autant dans l'avion j'avais l'impression d'être à la maison, autant à Bakou je me sentais en terre ennemie. J'ai mes raisons.

Les communistes, soutenus par l'Union soviétique, ont pris le pouvoir en Afghanistan en 1979. En dix ans de régime communiste, 1,5 million d'Afghans a trouvé la mort et 6,2 millions de personnes ont fui le pays. Soit plus de la moitié de l'ensemble des réfugiés dans le monde. L'arrivée des Russes, d'après ce que j'en sais, n'a pas freiné l'émancipation des femmes d'un certain milieu. Ma mère, par exemple, qui était d'une famille bourgeoise, pouvait sortir, étudier, travailler, s'habiller en tailleur en toute liberté. Je me souviens très bien – et pourtant j'avais 3 ans – de l'odeur de son parfum lorsqu'elle allait au cinéma voir des films indiens. Des films français aussi, avec Alain Delon. Après avoir été prof, elle avait été promue directrice d'une école mixte. Un poste à responsabilité. Certains pensent d'ailleurs que c'est la liberté rela-

tive dont jouissaient les femmes à cette époque qui a précipité la chute des communistes.

Pour les hommes, en revanche, c'était une autre paire de manches. Chaque jour il en disparaissait. On ne savait pas s'ils étaient morts ou vivants. Les Soviétiques les fauchaient dans la rue. Officiellement pour en faire des soldats. Officieusement... les pires histoires circulaient. On enterrait les garçons vivants, jusqu'au cou, pour les décapiter ou leur défoncer la tête sous les roues d'un camion. Chaque famille portait le deuil. Et encore aujourd'hui, on ne compte plus ces ombres aux yeux fatigués, dont les maris se sont évaporés, et qui ignorent si elles sont veuves ou pas. Tout homme en âge de se battre était réquisitionné. Les communistes débarquaient dans nos maisons comme s'ils cherchaient un coupable. Mes oncles se cachaient où ils pouvaient : dans les fours, dans la cave, ou dans les silos à farine. Mais ils finissaient tous par se faire prendre. Un jour, mon père fut capturé, lui aussi. Il fut soldat pendant six mois, et, grâce à ses relations, obtint un poste dans l'administration. Mon père était de ceux qui pensaient que les moudjahidin, les guerriers fondamentalistes, viendraient nous sauver, bouter les Soviets hors du pays. Et qu'il fallait rester pour les y aider. Il n'avait pas tort. En un sens.

Sous les communistes, un homme n'avait que deux solutions : la reddition ou l'exil. La plupart de mes oncles choisirent la seconde option, qui n'était pas non plus sans danger, et trouvèrent

refuge en France, où leur frère Zaher s'était marié et installé avant la guerre. Ils fuyaient à cheval, à pied, ou à dos d'âne, via la « Khaiber Pass », ce goulet d'étranglement qui mène à travers les montagnes afghanes aux zones tribales du Pakistan. Une zone d'ombre, contrôlée par les Pachtounes, célèbre pour avoir abrité Oussama Ben Laden et les taliban. Parfois, nous perdions les traces de mes oncles pendant deux ans. Leur destin basculait d'une minute à l'autre. L'un d'eux, qui vivait à Kaboul, avait ainsi été prévenu, dans la rue, par un émissaire de sa mère, que les soldats le cherchaient. Il a quitté la ville sur-le-champ. Sans argent, sans bagage, sans un au revoir. Il dormait dans les mosquées, un des rares endroits où l'on était vaguement sûr de trouver la paix. Il marchait la nuit pour ne pas attirer l'attention des soldats, les hommes seuls étant, au choix, des fugitifs ou des moudjahidin. Dans les deux cas : des cibles. Et finit par y arriver.

Il y eut aussi l'histoire de ma tante Chekeba, devenue célèbre dans ma famille et au-delà. Ma grand-mère maternelle avait douze enfants. Six garçons et six filles, dont Tante Chekeba était la cadette. Cinq des garçons étaient déjà passés en France, quand il fut question du départ de ma grand-mère, gravement asthmatique, et de sa plus jeune fille, ma tante, âgée de 11 ans. La décision fut prise, comme d'habitude, au dernier moment, et l'on ne vendit pas la maison, afin de ne pas éveiller

les soupçons. Ma grand-mère et ma tante furent emmenées en voiture jusqu'à Jalalabad, ultime grande ville avant la frontière pakistanaise. Là, le passeur leur ordonna de ne plus se laver pendant quatre jours, seul moyen de se déguiser en nomades à peu près crédibles. Ce délai passé, toutes deux revêtirent d'amples robes et de vieilles sandales avant d'embarquer dans un bus en direction de la Khaiber Pass. Chacune avait un passeur différent et pour ordre de ne rien dire au cas où elle se ferait arrêter. Au poste-frontière, on avait l'habitude des nomades, qui vivent en grand nombre de l'autre côté des montagnes, à Peshawar. Mais quand une soldate russe sourit à ma tante, celle-ci ne put s'empêcher d'en faire autant. Elle n'avait que 11 ans ! Erreur fatale : jamais une paysanne n'aurait souri à un étranger, fût-ce une étrangère. Ma tante fut donc arrêtée et extirpée du bus, sous le regard médusé de ma grand-mère qui ne fit rien, comme on le lui avait recommandé. Le passeur de ma tante, sorti à son secours, lui dit alors qu'elle n'avait qu'une solution : s'enfuir à son signal et courir se réfugier dans le ruisseau jusqu'à ce qu'il la retrouve. Ce qu'elle fit, en plein jour, et sous une rafale de balles. D'après elle, son passeur, qui avait déjà touché pour son job la moitié de sa paie – l'autre moitié étant versée à l'arrivée – avait dû négocier le coup avec les soldats soviétiques. Quoi qu'il en soit, à la nuit tombée, il la retrouva saine et sauve, elle et d'autres fugitives, et l'entraîna dans une

longue marche à travers les montagnes qui devait durer quinze jours. Ma tante dormait dans les étables, dans des campements nomades, ne mangeait rien, en bonne petite citadine dégoûtée par l'odeur des mets qu'on lui proposait, et trébuchait dans sa robe trop longue, les pieds ensanglantés. Personne ne lui parlait. Aux montagnes succédaient les montagnes. Où pouvait bien être sa mère ? Elle marchait le jour, prenant garde aux rondes d'hélicoptères qui survolaient la frontière, pleurait la nuit. Un soir, le passeur la prit à part et lui dit ceci : « Si tu ne veux pas suivre, cela m'est complètement égal. Je dirai à Peshawar que tu es morte dans une attaque d'hélicoptères, ce sont des choses qui arrivent. Je pourrais même te vendre ici : je trouverais certainement acquéreur pour une jeune fille de Kaboul *. » Cet homme n'était pas forcément mauvais. A force, il avait juste oublié le prix de la vie. Il transportait ma tante comme une marchandise. Ni plus ni moins. C'est à cet instant précis, je crois, que Tante Chekeba devint adulte et trouva sa voie. Elle a fini le voyage à dos d'âne. Puis en Jeep jusqu'à Peshawar, où l'attendaient ma grand-mère et mon oncle. Trois semaines plus tard, ils étaient dans l'avion pour Paris.

Ça y est, ça me revient ! C'est dans l'avion pour Paris, je crois, que mon foulard a glissé sur mes

* Lire aussi *Femmes d'Afghanistan* d'Isabelle Delloye (éd. Phébus).

épaules pendant que mon voisin m'expliquait patiemment comment marchaient les boutons de l'accoudoir. Je me suis endormie. Et puis plus rien. Paris.